

# Les nouveaux visages des associations

*Par passion, par conviction ou par simple opportunité professionnelle, ils ont intégré les équipes d'associations de lutte contre le VIH. Âgés de 20 à 35 ans, ces jeunes engagés y trouvent des valeurs, un lien social ou une pratique de leur métier qui les épanouit et les valorise, malgré les difficultés sociales et économiques rencontrées. Petit aperçu de ces jeunes hommes et femmes qui apportent un nouveau souffle au monde associatif.*

**P**our beaucoup, travailler dans une association était la suite logique d'une vie personnelle déjà marquée par l'engagement envers autrui. Martin Pautard ne conçoit pas son travail autrement. Chargé du projet Adolescent et de la prévention santé au sein de l'association Sol en Si, il assure avoir toujours été accompagné par sa « conscience sociale ». Ce militant de 36 ans, également acteur et réalisateur, intervient ponctuellement pour Sol en Si en Seine-Saint-Denis. Depuis un an, il a mis en place des ateliers artistiques autour de la culture hip-hop avec un groupe d'adolescents touchés ou concernés par le VIH « afin de les sortir du quotidien ». Martin partage son temps entre son engagement associatif et son engagement artistique, tous deux imprégnés des valeurs « d'altruisme et d'empathie » qui composent son caractère. « Ce que je fais avec ces adolescents me paraît primordial, assure le jeune réalisateur. C'est un engagement militant et c'est ce qui me motive dans cette société plus dure pour certains que pour d'autres. Je ne crois pas que l'on est heureux si les autres ne le sont pas. »

Les personnes en situation de précarité sont aussi la première préoccupation de Solenne Guillou, infirmière de 27 ans, diplômée depuis quatre ans, qui raconte avoir « toujours travaillé dans le social ». Avant d'entrer à l'association Aurore, Solenne a connu les maraudes du Samu social de Paris pendant deux ans. « On était dans l'urgence pure et dure. Ici, à Aurore, je peux avoir plus de lien social. » Précédemment employée dans un service de cancérologie d'un hôpital, Solenne s'est sentie « frustrée de ne pas pouvoir prendre le temps de discuter avec les patients, d'aller plus loin dans les explications et dans la prise en compte de leurs inquiétudes ». Avec Mijaos, le dispositif d'accueil quotidien de personnes précaires vivant avec le VIH de l'association, Solenne dit avoir



Martin Pautard

retrouvé le côté humain de son travail. « En arrivant à Aurore, je pensais qu'il n'y avait plus vraiment de préjugés sur le sida, que c'était une maladie qui ne faisait plus peur. Or je me suis rendu compte que des personnes se font encore rejeter par leur famille », rapporte la jeune femme.

**Prêt à s'investir.** D'aucuns sont plus directement concernés. Plus d'un an après avoir appris sa séropositivité, Antoine Pardo a rejoint l'association Aides, comme volontaire pendant deux ans, puis comme animateur d'actions dans toute l'Île-de-France depuis un an. « C'était une période



*de ma vie où je voulais m'investir, et je me suis senti plus légitime et valorisé en travaillant pour Aides », raconte ce jeune homme de 26 ans. Et il n'est pas le seul âgé de moins de 30 ans à avoir rallié l'effectif de l'association dernièrement, puisque « cinq ou six autres jeunes sont aussi arrivés ». « En général, ce sont des jeunes qui investissent l'association notamment quand il faut être sur le terrain », assure-t-il. Alors, certes, tous ne sont pas forcément très au fait du sujet VIH quand ils débent, mais Antoine est confiant. « On a beaucoup de retours positifs, en particulier de jeunes qui se disent souvent intéressés pour nous aider quand on les croise. Tous n'y donnent pas forcément suite, mais c'est déjà ça... », ajoute-t-il dans un sourire. Même s'il est en CDI, Antoine ne se voit pas faire sa vie à Aides, tout simplement parce que, « comme les Restos du cœur, l'association n'a pas vocation à être éternelle ».*

**Nouveau souffle et nouvelles compétences.** Si les nouveaux arrivés ne rechignent pas à détailler tout le bien que leur apporte le monde associatif, ce secteur profite également de leur fraîcheur et de leurs idées. Jordhan Paisley, 24 ans, a débarqué de façon fortuite à l'association Espoir il y a deux ans. « J'ai passé un bac pro en comptabilité, puis j'ai travaillé dans une boîte d'événementiel et comme agent d'escorte aéroportuaire », indique le jeune homme, qui intervient comme médiateur de santé auprès d'un public migrant. Autant dire qu'il n'était pas prédisposé à l'associatif. « J'ai suivi des formations, car je souhaitais découvrir autre chose. » Depuis, Jordhan est passé des soirées de gala qu'il organisait aux foyers d'accueil et aux centres de demandeurs d'asile. « Je m'épanouis

*complètement dans ce que je fais et j'ai très vite pris mes marques, même si au début j'appréhendais les annonces de résultats positifs [au VIH]. » Il pense aussi que ses origines antillaises sont un atout non négligeable. « Les migrants sont déjà handicapés par la barrière de la langue, alors c'est plus facile quand ils se retrouvent en face de quelqu'un qui leur ressemble. »*

Être jeune salarié d'une association ne se limite pas à une présence de terrain. Les postes à responsabilités leur sont aussi ouverts. C'est le cas de Nelly Reydellet, 27 ans, chargée du pilotage et de la coordination de l'association le Kiosque Infos Sida depuis 2013. Infirmière dans un service de maladies infectieuses à ses débuts, elle a fini par passer un master en gestion afin de pouvoir travailler dans des associations comme le Kiosque. Et faire des demandes de subventions, son rayon. « On est un peu dans la précarité, car on a de multiples financements : ce sont des petits bouts de subventions. Et quand l'un disparaît, cela devient vite problématique », explique-t-elle. Nelly a notamment concentré son énergie sur le Checkpoint, lieu communautaire de dépistage rapide pour les gays, devenu depuis peu une antenne de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris. « C'est une première grande victoire, car on aura droit à une dotation globale de fonctionnement », insiste la militante qui, en tant que lesbienne, estime que « l'enjeu se trouve dans la visibilité de nos luttes ».

**L'associatif, une bonne surprise.** Les néophytes pourraient être rebutés par un univers qui peut paraître « poussièreux », selon les mots de Justine Le Bray. Cette assistante sociale a franchi le cap en arrivant en Guyane. Après avoir postulé un peu partout et notamment auprès des collectivités territoriales en faisant valoir son diplôme, c'est au sein de l'association Entr'aides que la jeune femme de 25 ans a fini par trouver une place en CDI, en août 2014. « Je n'avais pas forcément d'attrait pour la santé et j'étais totalement novice dans le monde associatif. » Elle se rend vite compte que les « possibilités d'expressions » y sont plus conformes à ce qu'elle attend. « Dans les collectivités territoriales où j'avais travaillé auparavant, on faisait plutôt du social à la chaîne. Ici, on est plus disponible. » Pour Justine Le Bray, l'expérience se révèle vite « exaltante » : « Je m'y vois encore pour quelques années. J'ai compris que le domaine de la santé me plaisait vraiment, car il interroge plein de choses, comme la façon dont on se voit, notre rapport à l'autre ou au bien-être. »

Les jeunes ont réussi à investir les organigrammes des associations, mettant à mal le poncif d'un univers mené par une génération de soixante-huitards ou de retraités. Un coup de fouet plus que bienvenu. ●